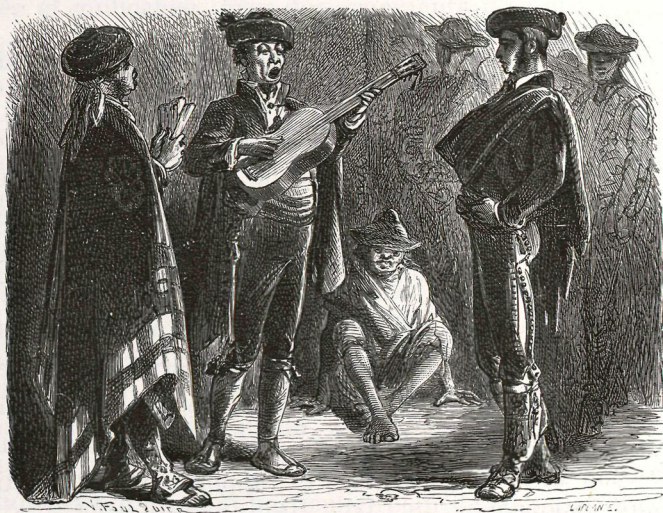


sensuels comme les Espagnols, ont aussi introduit une forte dose de matérialisme dans leur culte populaire; mais ils sont bien autrement artistes. On peut être choqué de beaucoup de détails qui se voient dans les églises de Naples et de Rome; mais on conviendra que l'Italie a donné à ses pompes religieuses, notamment à ses cérémonies de la semaine sainte, un tout autre caractère et une bien autre grandeur.

Ce qu'on remarque dans ce pays-ci en matière d'art religieux, c'est une tendance poussée souvent jusqu'à l'excès vers ce qu'on appelle aujourd'hui le *réalisme*. Si le mot est nouveau, la chose ne l'est point : c'est tout simplement le matérialisme dans l'art; c'est la pensée, c'est l'idéal sacrifiés à l'imitation servile de la nature. On n'imagine pas jusqu'où les Espagnols sont allés dans cette voie. Ainsi, vous verrez partout des christes en croix affublés d'un jupon de soie orné de franges dorées; des enfants Jésus avec une robe de satin et une crinoline; des *Ecce Homo* en cire imitant exactement la chair et le sang coagulé, et rappelant pour l'exactitude matérielle ces préparations anatomiques qu'on voit dans quelques musées. Ils font plus : ils mettent à leurs statues des yeux d'émail qui imitent la nature à faire illusion, ils coiffent leurs têtes de Christ de perruques faites de vrais cheveux, et les couronnent de vraies épines prises aux buissons du chemin. Le croirait-on? Il y a à Burgos un christ qui est fait avec une peau humaine rembourrée. Je ne crois pas que jamais les brutalités du réalisme soient allées au delà.

Il semble que chez ce peuple ignorant et violent la

sensation prédomine sur l'idée. La religion, pour lui, est moins du domaine de l'esprit et du cœur que du domaine de l'imagination et des sens. Sa dévotion a besoin de symboles qui secouent violemment ses nerfs et ébranlent sa sensibilité physique. L'image la plus vénérée sera celle qui frappera le plus les yeux par le



luxe royal de ses habits, ou par la hideuse vérité de ses plaies saignantes, de ses membres meurtris et déchirés.

Le soir, nous allâmes à la cathédrale. Les processions, parties des différentes églises de la ville, et qui viennent toutes y faire station, ne faisaient qu'en sortir; leur marche se prolonge ainsi dans la nuit, aux flambeaux, jusqu'à neuf ou dix heures. Sur les marches et

les terrasses qui entourent la cathédrale, le peuple se rassemblait autour de chanteurs qui, d'une voix nasillarde, psalmodiaient des plaintes sur la Passion, en s'accompagnant de la guitare. A l'intérieur, une foule immense circule dans les nefs latérales : on s'y promène de long en large, à peu près comme sur la place publique. Le clergé chante les psaumes dans le *coro*. Les femmes sont accroupies sur les dalles, le long des grilles, des deux côtés de l'autel. Toute cette partie haute de l'église est faiblement éclairée, ou plutôt plongée dans une demi-obscurité : les cierges de l'autel, quelques lampes suspendues de loin en loin, laissent tomber à peine des lueurs vacillantes sur la foule qui passe et repasse.

Le bas de l'église, au contraire, est inondé de clarté ; la foule se porte de ce côté. Là, au bout du *coro*, dans la nef principale, s'élève une sorte d'autel quadrangulaire qui monte presque jusqu'aux voûtes, et qui porte des milliers de candélabres et de bougies. Ce monument, construit pour la circonstance, répond à ce qu'on appelle chez nous calvaire ou tombeau. Il est de style grec, lourd et d'assez mauvais goût ; mais l'effet est puissant. Cette gerbe étincelante de lumière, qui monte à une prodigieuse hauteur et projette au loin sous les arcades sombres des traînées de clarté, fait un contraste saisissant avec l'obscurité profonde où est plongée la partie haute de l'église. C'est un monde que cette basilique : un peuple entier y roule ses flots sans la remplir ; et le chant plaintif du *Miserere* qui s'élève au-dessus du sourd bruissement de la foule, va se

perdre sans écho sous les profondeurs de ses voûtes, dont le regard peut à peine suivre la gigantesque courbure.

Il y avait huit jours que nous étions à Séville : il était temps de songer au départ. Mais on annonçait, pour le jour de Pâques, une course de taureaux. C'est le jour de Pâques que s'ouvre, dans toute l'Espagne, la saison des courses. D'immenses affiches, avec des images représentant les principales scènes du combat, s'étaient de toutes parts sur les murs : *Gran funcion!* Cucharès, un des premiers *matadores*, ou, comme disent emphatiquement les Espagnols, une des plus illustres épées, *espadas*, de la Péninsule, devait conduire la course. Il n'y avait pas moyen de n'y pas assister. Aller en Espagne, et ne pas voir les taureaux ! c'eût été manquer à tous nos devoirs de voyageurs. Il fallait au moins une fois se donner ce spectacle national, si attachant selon les uns, si repoussant selon d'autres, en tout cas très-curieux comme étude de mœurs.

Le cirque de Séville est immense ; il peut contenir, dit-on, dix à douze mille spectateurs. Le plan est exactement celui des arènes romaines. Mais l'aspect n'est rien moins que monumental, et l'on peut en dire autant de tous les amphithéâtres de l'Espagne : ce ne sont que de lourds pâtés de maçonnerie, qui ont de loin l'apparence d'un cirque d'écuyers ou d'une usine à gaz. Cela n'empêche pas les habitants de Madrid d'appeler le leur *el Coliseo de toros* : ils ont toujours

dans ce pays de grands mots pour de petites choses. Ce qui est charmant à Séville, ce n'est pas le cirque lui-même, c'est la vue qu'on a du cirque. L'enceinte des loges qui surmontent les gradins où s'assied la foule, n'a pas été achevée du côté du nord : il y a là comme une vaste brèche par où la vue s'étend sur une partie de la ville, sur les dômes rouges de la cathédrale et sur son élégante Giralda. Hasard ou intention, l'architecte a trouvé là le plus beau fond de théâtre, la plus splendide décoration.

Quand nous arrivâmes, l'amphithéâtre était à peu près plein. Je n'ai point remarqué dans la foule cette animation, cette ardeur passionnée que je m'attendais à y voir. Et je puis ajouter qu'à aucun moment de la course, pas même après les plus beaux coups d'épée, je n'ai vu ces élans d'enthousiasme, je n'ai entendu ces tonnerres d'applaudissements dont parlent les voyageurs. Un fait qui m'a frappé, c'est que les femmes étaient en très-petit nombre; presque aucune de la haute classe; même dans le peuple, on n'en comptait pas une contre six ou sept hommes.

Le spectacle commence par une promenade que font autour du cirque tous les acteurs qui doivent paraître dans la course. En tête marchent les *picadores*, à cheval, la lance à la main. Viennent ensuite les *chulos*, dont le rôle est d'exciter et de détourner le taureau, en agitant devant lui leur cape de couleur écarlate, et les *banderilleros*, qui lui enfoncent dans le cou de petites flèches armées de dards. Enfin viennent, fermant la marche, les *matadores* ou *espadas*, qui, lorsque le

taureau commence à être fatigué, doivent avec l'épée lui porter le dernier coup. Tous, excepté les picadors, portent le costume andalou : culottes courtes et bas de soie, veste brodée d'argent; les cheveux enfermés dans une résille.

Un alguazil, à cheval, tout vêtu de noir, vient demander à l'alcade ou gouverneur qui préside la fête la



permission de commencer. L'alcade lui jette la clef du *toril*; c'est le lieu où est enfermé le taureau. Cette clef, l'alguazil la remet à un homme qui est chargé d'ouvrir la porte; puis il se sauve au galop, salué par les éclats de rire de la foule.

Il y a là un moment solennel, et où l'on ne peut se défendre de quelque émotion. Le taureau, excité à l'avance, se précipite dans l'arène. Un instant étonné,

ébloui, il s'arrête, les naseaux frémissants; puis, apercevant les chulos, qui de loin le provoquent, il fond sur eux tête baissée. Les chulos font voltiger leur cape devant lui; l'animal se rue sur le lambeau d'étoffe flottante; mais l'homme, léger comme un oiseau, s'est dérobé par un saut de côté, et le taureau ne frappe que le vent. Il revient à la charge, et l'homme, lui offrant sans cesse ce but mobile qui le trompe, lui échappe sans cesse par des voltes rapides. Quand les chulos sont trop vivement pressés, ce qui arrive souvent, ils se réfugient derrière des palissades placées de distance en distance, ou bien escaladent la barrière qui forme l'enceinte.

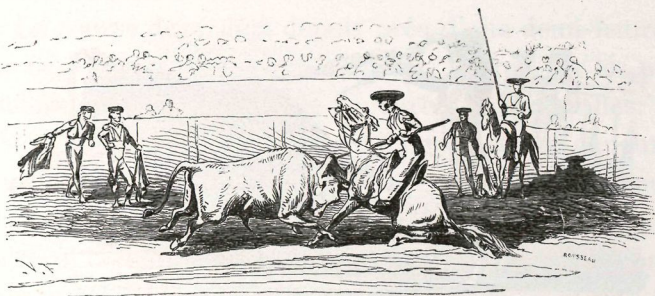
Tout cela n'est qu'un jeu, jeu dangereux, il est vrai, mais où ces hommes déploient tant de hardiesse et d'agilité, tant d'aisance et de grâce, qu'on oublie le péril et qu'on se laisse aller au plaisir. Quelquefois, cependant, le jeu tourne dès le début à la tragédie. L'an dernier, à Madrid, l'homme qui ouvre le toril fut tué. Quand il a ouvert au taureau, il doit rester un instant caché derrière la porte; puis, lorsque l'animal est occupé à poursuivre les chulos, il la referme et se réfugie derrière la barrière. Cette fois, soit qu'il se fût découvert trop tôt, soit que les chulos n'eussent pas convenablement joué leur rôle, le taureau revint sur lui, et, avant qu'il eût le temps d'escalader l'enceinte, le cloua de ses deux cornes contre les planches. Dans une autre course, tout récemment, le pied glissa à un chulo au moment où, poursuivi par le taureau, il s'élançait pour franchir la barrière. Acculé et sans moyen

ni de se défendre ni de fuir, l'homme, par un mouvement instinctif, se ramasse, se pelotonne en quelque sorte sur lui-même, si bien que les deux cornes de l'animal, effleurant sa poitrine, vont s'enfoncer dans la barricade sans le toucher. On le crut mort; il n'avait pas une égratignure.

Nous n'eûmes point, grâce à Dieu, d'épisodes aussi terribles; c'était bien assez pour notre courage des épreuves qui nous attendaient. Les picadors entrent dans l'arène, et ici la scène change. Le picador, je l'ai dit, est à cheval : il est armé d'une lance; mais le fer de cette lance n'est long que de quelques centimètres, et ne peut ni tuer ni blesser grièvement le taureau. Il présente son cheval de face, s'affermit sur ses étriers, et, la lance en arrêt, attend la charge. Si le picador est vigoureux, s'il est habile cavalier, il peut maintenir un instant le taureau, et, en faisant partir son cheval par la gauche, éviter le coup de corne. Mais presque toujours l'animal, surmontant la résistance du cavalier ou se dérochant à la piqure du fer qui lui déchire le cou, atteint le cheval et lui enfonce ses cornes dans le ventre : il l'enlève de terre, le secoue, le renverse; cheval et cavalier roulent dans la poussière, et la bête furieuse s'acharnerait sur eux, si les chulos, accourant au secours du picador, ne venaient l'agacer avec leurs capes et détourner sa colère.

Quoique le picador ait les jambes garanties par des plaques de fer-blanc, il court de grands risques; on en a vu qui étaient foulés aux pieds par le taureau, que les chulos ne pouvaient distraire. Pourtant, cette partie

de la lutte inspire plus de dégoût que de terreur. Il y a là des épisodes repoussants. Quand le cheval est frappé à la poitrine, le coup, d'ordinaire, est mortel : le sang jaillit en flot comme d'un robinet ouvert ; l'animal tremble, chancelle et ne tarde pas à tomber pour ne plus se relever : on le voit pendant quelques minutes se débattre sur l'arène, dans les convulsions de l'agonie. Mais lorsque le taureau, au lieu de frapper à la



poitrine, l'atteint au ventre, la blessure peut n'être pas mortelle. Le spectacle devient alors, non pas seulement atroce, mais révoltant. Le pauvre animal perd ses entrailles, qui traînent sur le sable, et dans lesquelles ses pieds s'embarrassent. Malgré tout, on le force à se relever ; on le fait encore galoper dans le cirque, on le ramène à grands coups d'éperon sur le taureau, jusqu'à ce que ce dernier l'achève. Il faut l'avouer : sans être petite-maitresse, il est difficile de ne pas se sentir, à de pareilles scènes, pris de nausées.

Les chevaux qui paraissent dans ces courses étant voués à une mort à peu près certaine, on ne se sert que

de rosses achetées à bas prix. De peur que le taureau ne les effraie, on leur bande les yeux et on leur bouche les oreilles avec de l'étoupe. Les picadors ont, en outre, pour les faire marcher, des éperons armés de longues pointes. Il en résulte que ces malheureuses bêtes, poussées, sans que rien les protège, à un égorgement inévitable, ne sont là que des victimes passives, des obstacles vivants offerts à la fureur du taureau,



et destinés seulement à user sa colère et ses forces. C'est le côté hideux, et aussi le côté odieux du spectacle.

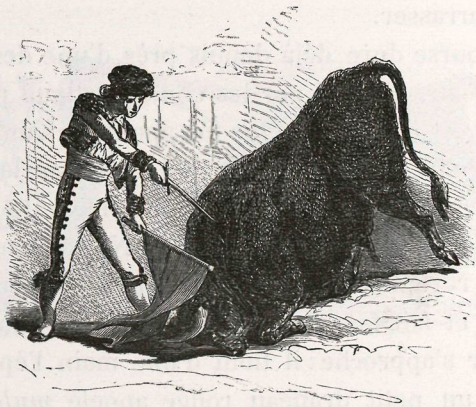
Lorsque le taureau a éventré un certain nombre de chevaux, et que son ardeur commence à se ralentir, on apporte les *banderillas*. On appelle banderilles de petites lances d'environ deux pieds et demi de long, ornées de papier découpé, et armées à leur extrémité d'une pointe de fer en hameçon. Les chulos, une de ces lances dans chaque main, se posent devant le taureau, et le provoquent; quand il se rue sur eux, les cornes basses, ils lui enfoncent les deux dards de

chaque côté du cou, et, prompts comme l'éclair, pivotant sur eux-mêmes, s'effacent pour le laisser passer. Il y a un moment où l'homme est littéralement entre les cornes du taureau : on tremble pour lui ; mais une seconde après, sans qu'on devine comment, on le voit tranquille et souriant à la même place, tandis que le monstre, emporté par son élan, s'en va secouant avec rage les javelots attachés à sa chair, et dont il ne peut se débarrasser.

La course dure déjà depuis près d'une demi-heure. Le taureau, harcelé par les chulos, fatigué par les picadors, est devenu comme fou après les banderilles. Il est essoufflé, haletant ; souvent il tombe sur les genoux ; quelquefois il se couche, et on est obligé de l'attaquer de près pour le forcer à se relever. Ne sachant plus que faire, il revient vers l'entrée du toril ; il s'accule à l'enceinte, et fait face à ses ennemis. C'est alors que le matador s'approche : il tient d'une main l'épée, et de l'autre un petit drapeau rouge appelé *muleta*. Avec ce drapeau il excite le taureau, et lui fait faire quelques passes, comme pour étudier ses allures. Puis, quand il a trouvé le moment favorable, il l'attend de pied ferme, abaisse l'épée et le frappe au défaut de l'épaule. Quand le coup est bien porté, l'épée entre jusqu'à la garde, et le taureau ne fait que quelques pas pour aller s'affaisser dans un coin de l'arène.

Tout fatigué qu'il est à ce moment, le taureau sans doute est encore très-dangereux : il a des retours redoutables, et l'on cite plus d'un matador qui a laissé sa vie dans le cirque. Pourtant, s'il faut dire toute la

vérité, ce dernier acte du drame m'a laissé froid. Je n'ai point éprouvé ces puissantes émotions qu'on m'avait promises. Bien plus, quand je voyais le taureau haletant, ahuri, hors d'haleine, le cou déchiré par les lances et les banderilles, saignant et bavant, la tête pendante, reculant devant cette troupe d'adversaires acharnés qui ne le laissent pas respirer, — que vous



dirai-je? je me sentais plus de pitié pour l'animal que d'admiration pour l'homme. Il me semblait que le matador ne frappait plus qu'un ennemi à bout de forces : ce n'était pas pour moi un combat, mais une scène de boucherie.

Au bout de trois heures j'avais vu éventrer dix-huit chevaux, j'avais vu tuer six taureaux. J'en avais assez, et je sortis du cirque sans emporter le désir d'y revenir. Au risque de passer pour un Béoïen, je déclare que je ne puis être de l'avis de M. Théophile Gautier, qui

appelle les courses de taureaux « un des plus beaux spectacles que l'homme puisse imaginer ». Pour moi, c'est un amusement féroce et sauvage ; c'est le spectacle d'un peuple encore barbare. Je ne le crois bon qu'à entretenir la dureté des mœurs : la vue du sang est malsaine pour l'homme ; elle ne développe chez lui que de mauvais instincts et des passions brutales. Dire que ces combats sont une école de courage, c'est une phrase, et rien de plus. Il ne paraît pas que la valeur espagnole ait beaucoup grandi depuis que les courses de taureaux sont si populaires, et l'on sait ce qu'étaient devenus les Romains de l'empire quand ils couraient avec tant de fureur aux jeux du cirque.

En Portugal il y a aussi des courses de taureaux ; mais elles ne ressemblent en rien à celles d'Espagne. Les cornes des taureaux sont garnies de boules de bois. On n'a plus le spectacle de chevaux éventrés, d'entrailles répandues, de cadavres couchés dans l'arène. Ce n'est plus une tuerie, c'est un jeu : jeu qui est encore périlleux ; car le coup de corne, pour n'être pas mortel, peut exposer un homme à être jeté en l'air comme une grenade. Il y a où faire briller l'adresse, l'agilité des chulos ; il n'y a plus de scènes qui rappellent l'abattoir. C'est un tournoi à fer non émoulu. Les Espagnols sourient de pitié quand on leur parle de ces courses : ils se croient fort supérieurs à leurs voisins.

Je sais bien que chez certains peuples justement fiers de leur civilisation il y a aussi des jeux nationaux que l'humanité réproouve, et dont nos mœurs s'étonnent.

La passion des Anglais et des Américains pour les scènes de pugilat, par exemple, est quelque chose de fort triste; et l'on a peine à comprendre l'enthousiasme qu'excitent parmi eux des héros tels que Tom Sayers et le géant Heenan. Mais au moins faut-il dire que, chez eux, la loi n'autorise point ces luttes ignobles; que non-seulement elle ne les autorise pas, mais qu'elle les défend, et que c'est la passion populaire qui est plus forte que la loi. On y court; mais on a l'air, à tout le moins, de se cacher. Il n'y a pas dans chaque ville un amphithéâtre élevé pour cela à grands frais. On n'y convie pas la foule, les femmes même et les enfants, à grand renfort d'affiches. Ce n'est pas une entreprise encouragée, patronnée et patentée par l'autorité, affermée à beaux deniers comptants au profit des hospices et des établissements religieux. Enfin, la fête n'est pas présidée, avec grand apparat, par le gouverneur de la province, ou même par la reine.

Philippe V avait, dit-on, pour ces jeux, une aversion insurmontable, que partagèrent la plupart de ses successeurs. Charles III voulut les interdire; mais l'opinion l'emporta sur les édits.

« Il faut avouer, dit un vieil auteur, que ces combats
 « sanglants ne s'accordent pas trop bien avec les règles
 « du christianisme. C'est pourquoi les papes ont sou-
 « vent voulu les abolir; mais les Espagnols, qui en sont
 « enchantés, s'y sont opposés si fortement, qu'on les a
 « laissés en repos là-dessus ¹. »

¹ *Délices d'Espagne*, par D. Juan Alvarez de Colmenar, t. VI, chap. II.

A la fin du siècle dernier, Charles IV, poussé par le prince de la Paix, renouvela et maintint plus énergiquement la prohibition portée par Charles III. Mais le roi Joseph, par un calcul de popularité et dans l'espoir de gagner le cœur de la multitude, s'empressa de lui rendre ces divertissements dont elle est avide : sous la domination française (chose triste à dire), on vit les combats de taureaux reparaître dans toute l'Espagne. Ferdinand VII en était un amateur passionné. Pour conserver les bonnes traditions et assurer les progrès de l'art, il fonda à Séville une école de tauromachie ¹. Il est vrai qu'en même temps, et par compensation, il supprimait en Espagne les universités. Ce n'était pas mal raisonné, pour un roi absolu.

¹ Elle a été supprimée en 1834.





CHAPITRE VI

L'ANDALOUSIE — XEREZ DE LA FRONTERA — LE ROI RODRIGUE — CADIX



Le chemin de fer de Séville à Cadix suit à peu près la vallée du Guadalquivir jusqu'aux environs de Lebrija : arrivé là, il tourne au sud et entre dans le bassin du Guadalète, pour se rapprocher de la mer.

Tout ce pays est d'une admirable fertilité. La Bétique, chez les anciens, était déjà renommée pour la richesse

de ses productions naturelles et la douceur de son climat; *aer bæticus*, c'était une expression latine. Ses laines et ses huiles étaient célèbres du temps de Martial.

Bætis, olivifera crinem redimite corona,
Aurea qui nitidis vellera tingis aquis.

« Bétis, toi dont la tête est parée d'une couronne d'olivier, et dont les eaux limpides teignent les toisons dorées. »

Les Carthaginois et les Romains connaissaient déjà les riches gisements de fer, de cuivre, de plomb et d'argent que recèlent les montagnes de la Sierra-Morena; et on retrouve encore de leurs travaux d'exploitation des vestiges qui font l'étonnement et l'admiration des ingénieurs modernes. Là, entre autres, sont les mines de mercure d'Almaden, d'où venait le cinabre si recherché par les dames romaines, et dont elles se servaient pour donner à leurs cheveux une teinte d'un rouge doré. Là, sont les mines de houille de Belmès, dont les produits sont, dit-on, d'une qualité égale, sinon supérieure, aux charbons anglais.

L'Andalousie est toujours un pays favorisé du ciel; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit ce qu'elle a été jadis; et, disons-le, il y a singulièrement à rabattre des charmes que lui prête notre imagination. De sa prospérité passée c'est à peine s'il reste quelques traces. Séville, qui n'a guère plus de cent mille habitants, en avait quatre cent mille autrefois. Au com-